

Un jour, j'étais mort.

Je n'aurais jamais imaginé qu'un jour, j'apprendrai ma mort par les journaux. Il ne pouvait pourtant s'agir que de moi. C'était bien ma photo qui s'étalait sur la manchette. C'était mon nom qu'on pouvait lire en gras avec ce titre: "Raymond Fouroux, le célèbre ténor du barreau, abattu hier soir devant son domicile parisien."

Interpellé -on le serait à moins- j'ai parcouru fébrilement l'article. Il y était question d'un malfrat, Julio Difredi, que j'avais défendu, de bien piètre façon à son sens, puisqu'il m'avait remercié en me logeant une balle dans le crâne le jour même de son évasion. On louait, dans cet article, mes états de service, dressant le bilan de mes hauts-faits, tout en déplorant bien sûr la tragédie.

Conscient des conséquences que cette incroyable méprise pourrait avoir, tant sur ma vie privée que professionnelle, j'appelai immédiatement la rédaction du journal afin de démentir formellement la véracité de l'article. Après bien des difficultés, j'arrivai enfin à obtenir le journaliste qui avait fait le papier. Il en suivit ce dialogue surréaliste:

- J'appelle à propos de votre article de ce matin.
- L'affaire Fouroux ?
- Oui, je suis maître Fouroux.
- Ah oui ? Désolé pour ce qui vous est arrivé.
- Il ne m'est rien arrivé, fis-je en essayant de garder mon calme, et je suis tout ce qu'il y a de vivant.
- Ca, ça m'étonnerait, j'ai photographié votre cadavre hier à la morgue. Et c'était pas brillant ! Maintenant, excusez-moi maître, mais j'ai beaucoup de travail...

Et il raccrocha. De rage, je mis machinalement mes mains sur ma tête. C'est là que je sentis le trou. Un petit trou vers la tempe qui faisait un relief inhabituel sous le contact de mes doigts. Je me suis alors précipité comme un dingue vers la salle de bain histoire de me visionner dans la glace. Celle-ci me renvoya mon reflet assorti d'une méchante blessure sur le crâne, vraisemblablement due à l'impact d'une balle.

Il fallut alors bien se rendre à l'évidence: j'étais mort. "Mince alors !" me suis-je exclamé en moi-même. Je vous assure que c'est un grand choc quand ça vous arrive; surtout quand rien ne vous y prépare.

J'ai été alors au bar du salon me servir une large rasade de whisky et je l'ai bue cul sec. De quoi réveiller un mort. Sans rire !

Je n'allais quand même pas rester là les bras croisés à attendre; et puis, attendre quoi? J'ai senti qu'il me fallait réagir ; je dois dire que pour un mort, je me sentais diablement vivant. Qu'allais-je bien pouvoir faire de cette première journée de mortalité? Personne ne m'avait affranchi. Y aurait-il des ratés au niveau du service après vie? Ce n'était pas du tout, en tous cas, comme cela que j'imaginai la chose. J'avais l'impression d'avoir gardé absolument toutes mes facultés: je pouvais lire, boire, manger, apparemment, je pouvais même parler au téléphone aux prétendus vivants. Mais alors qu'est-ce qui changeait?

Je me resservis un deuxième verre, histoire de me remettre les idées en place, puis je décidai de partir en goguette. La première personne que j'ai rencontrée fut ma concierge qui lessivait l'escalier du hall de mon immeuble. Elle prit un air contrit en me voyant.

- Ben alors, madame Da Silva, on a l'air toute triste...

- Excusez-moi monsieur Fouroux, mais j'ai appris la nouvelle ce matin, j'en suis encore toute retournée.

- Que voulez-vous ? répondez-je, on s'en va tous un jour...

- Peut-être, mais c'est toujours les meilleurs qui partent les premiers...

Sa phrase se termina dans un lamentable sanglot. Consciencieuse, Madame Da Silva prit soin de fondre en larmes juste au-dessus de sa serpillière. Par pudeur, je préfèrai m'éclipser discrètement. Ce fut une fois dehors que je réalisai que ma concierge, quoique me sachant décédé, n'avait pas été étonnée une seconde de me voir et de discuter avec moi.

Une soudaine envie de m'en griller une petite dirigea mes pas vers le café-tabac qui faisait l'angle de ma rue. Il était un fait qu'en l'état, j'avais fort peu de risques d'attraper un cancer du poumon. Le buraliste me reconnut aussitôt. Il tendit vers moi une main pleine de doigts, pour que je la serre sans doute, ce que je fis.

- Alors, comme ça on est mort ? M'apostropha-t-il d'un ton familier.

Ah ça! Il commençait fort le bougre. Que dire ? Que répondre à une telle question ?

- Que voulez-vous, c'est la vie. Marmonnai-je en baissant la tête, honteux parce que conscient du non-sens contenu dans ma réponse.

- C'est ce que je disais encore hier à Henriette, vous savez... ma femme ? Vous faisiez un métier à risque à fréquenter tous ces gars de la pègre...

- Eh oui... les risques du métier.

Comme je me sentais peu enclin à écouter le flot de banalités que voulait me servir le patron sur les aléas du boulot d'avocat, j'abrégai en demandant un

paquet de Dunhil bleues. J'ai payé, salué poliment et suis sorti. En fin de compte, j'étais peut-être mort, mais rien n'avait vraiment changé: on me parlait, on m'écoutait, on me serrait la main, on prenait mon argent... C'est vrai que j'avais ce trou dans la tête, me suis-je rappelé en tâtant la cavité près de ma tempe. A ceci près, tout semblait normal.

Nous étions samedi. Ce jour-là, à cette heure-là, j'aurais dû me rendre à mon club de bridge. Je décidai donc d'y aller réalisant avec une certaine ironie que je n'aurais aujourd'hui aucun mal à faire le mort.

Mes partenaires et amis ne furent pas plus étonnés que ça de me voir. Ils semblaient à la fois heureux et chagrinés. Charles Henry, un vieux copain de toujours m'entraîna vers le bar pour me parler en tête à tête.

- Quand j'ai appris ton décès mon vieux, ça m'a fichu un sacré coup, tu peux pas savoir.

- J'avoue que la nouvelle m'a un peu sonné aussi.

- Tu vas beaucoup nous manquer, tu sais ?

- Pas autant qu'à moi ! Que veux-tu, personne n'est irremplaçable, ajoutai-je fataliste.

- Allez, tiens ! Je t'offre un coup.

Paradoxalement, ce fut cette dernière phrase qui m'étonna le plus. Charles Henry était certes un garçon adorable, mais il traînait la réputation avérée d'une avarice congénitale frisant le maladif.

- Un whisky ! Ai-je demandé au barman

- Un baby ! S'empessa de préciser Charles Henry, et pour moi, juste une eau plate.

Quand nous fûmes servis, mon ami eut le mauvais réflexe de vouloir trinquer à ma santé. Réalisant sa bourde, il baissa les yeux et s'excusa.

- C'est rien, lui dis-je, on est pas encore habitué.

- A part ça, reprit-il pensant se rattraper, tu as des projets ? C'est pour quand l'enterrement ?

Il avait presque dit ça avec un air joyeux, comme s'il parlait d'une future naissance ou d'un prochain mariage.

- Je t'avoue que je n'ai pas encore eu le temps d'y songer. De toute façon, je ne pense pas que ce soit à moi de le gérer, enfin, je sais pas... je suppose que mes proches s'en occuperont.

- Je suis sûr que tu feras du monde... en tous cas, tu peux compter sur moi... Je viendrais.

- Merci vieux, fis-je en lui serrant la pogne, je savais que je pouvais compter sur toi.

En fait, il commençait à m'agacer prodigieusement. Sur ce, je lui expliquai que la vie d'un mort, contrairement à ce qu'on pourrait croire, n'était pas de tout repos, et que j'étais obligé d'aller vaquer à différentes activités. Il eut la courtoisie de ne pas me demander lesquelles.

Au sortir de l'établissement, je vis deux ravissantes créatures, une brune, une rousse qui m'accostèrent en souriant.

- C'est vous Charles Fouroux ? Me demanda la brune.

- C'était moi, oui.

- Où étiez-vous passé ? me dit gentiment la rousse en me prenant le bras, on vous cherche partout...

- J'étais par ci par là, répondis-je prudent, c'est pourquoi ?

- Nous sommes allées chez vous, reprit la brune, mais vous étiez déjà sorti, c'est nous qui sommes chargées de vous emmener là-haut.

- Ah oui ? Et c'est bien là-haut ?

- Vous verrez, c'est comme des vacances, mais en plus long. Ceci dit, ya pas le feu, on a quand même le temps d'aller s'en jeter un de derrière les fagots, pas vrai Véro ?

- T'as raison Lucie, ça fait tellement longtemps qu'on n'est pas descendues sur terre. Allez, Maître, on part en virée. Yipiiiiie!!!

Lucie et Véro avaient une sacrée descente, mais tenaient admirablement la pente. En ce qui me concerne, je m'étais déjà octroyé quelques préliminaires. Quelques verres plus tard, j'étais véritablement un mort ivre.

La soirée fut d'enfer. Les prémices du paradis que Lucie et Véro, deux sacrées rigolotes en passant, me décrivirent comme un palais de merveilles, de délices et de fête.

Beaucoup plus tard, vers la fin de la nuit, mes accompagnatrices me prirent chacune un bras, et nous montâmes en zigzaguant vers les étoiles, tout en chantant des chansons paillardes. Ce fut au moment où ce bon Saint Pierre, bâillant sous son bonnet de nuit, nous ouvrit la porte du ciel, que je me réveillai...

Cela faisait plus de quatre heures maintenant que les jurés étaient sortis pour délibérer. Nous attendions la sentence qui devait être prononcée à l'encontre de Julio Difredi dit Julot le morbac. C'était un truand, petit par la taille mais ô combien violent, teigneux comme pas deux. Sa spécialité: assaisonner les vieilles femmes à la batte de base-ball avant de les détrouser. En réalité, j'avais

peu de chance d'obtenir quoi que ce soit sur ce dossier tant les charges pesant sur le voyou étaient lourdes. Je suis obligé d'admettre que j'éprouvais à l'égard de ce type une antipathie viscérale, et je crois qu'il en avait autant à mon service. Je m'étais donc assoupi dans un coin de la salle d'audience en attendant le verdict.

Je remarquai que le juge, qui venait de faire son entrée avec ses assesseurs et les jurés, ressemblait trait pour trait à mon Saint Pierre, sauf qu'il n'avait pas de bonnet de nuit, ce qui eut fait désordre dans cette enceinte, j'en conviens. La sentence fut prononcée et mon client prit bien sûr le maximum. C'est alors qu'il retourna son faciès haineux vers moi et me dit:

- Toi, l'avocat... sur ce coup, t'as été plus que mauvais ! Parole de Morbac ! Quand je sors t'auras droit à ta praline !

- Avec plaisir, répondis-je, baignant encore dans les limbes de mon rêve, et surtout... viens vite, et... ne me rate pas, Une certaine Lucie et une certaine Véro m'attendent déjà...

